

42^e Festival international du film de Melbourne

Nathalie Brillon

Numéro 165, juillet–août 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brillon, N. (1993). 42^e Festival international du film de Melbourne. *Séquences*, (165), 9–10.

42e Festival international du film de Melbourne

Du 4 au 18 juin dernier, Melbourne, deuxième ville par importance de l'Australie, était l'hôte de son 42e Festival international du film. Cette célébration du cinéma qui répond rigoureusement aux normes de la FIAPF — organisme qui régularise les festivals internationaux compétitifs comme Cannes, Montréal, Venise, etc. — proposait plus de 50 longs métrages et 150 courts métrages représentant 36 pays.

Faire partie du réseau de la FIAPF comporte des risques pour un petit festival comme le FFM, petit comparé au gigantesque Festival des films du monde de Montréal. Ses organisateurs doivent constamment rivaliser d'ingéniosité avec ceux des festivals plus importants et plus réputés. De plus, ils le savent bien, il faut s'entendre avec son plus proche concurrent, le Festival international du film de Sydney (le FFS) dont, cette année, la programmation chevauchait celle de Melbourne. Alors pour bien se démarquer et prouver sa singularité, la direction du FFM a utilisé plusieurs stratégies dont sa compétition internationale du court métrage, diverses conférences ouvertes au public, un programme de films thaïlandais et un mini-festival de films pour la jeunesse.

On est surtout surpris par l'atmosphère démocratique qui caractérise le Festival du film de Melbourne, créée, en grande partie, par le regroupement de presque toutes les projections dans une seule salle, le Astor Theatre. Ainsi le public, les réalisateurs invités et même le directeur du FFM, Tait Brady, se laissèrent aller aux discussions de tous acabits fleurissant dans le foyer de ce bel exemplaire de théâtre Art déco.

C'est dans cet esprit que Sally Potter, après la présentation de son film, **Orlando**, a parlé de son rapport à l'oeuvre de Virginia Woolf, de l'importance de



Orlando de Sally Potter

l'humour dans ce film et de son cheminement d'un cinéma expérimental (**Thriller** et **The Gold Diggers**) à un cinéma plus conventionnel, tout en demeurant féministe. Le même cas pour la réalisatrice chinoise Clara Law et son scénariste et coproducteur, Fong Ling Ching qui, après la projection du très beau **Autumn Moon**, ont discuté de l'avenir du cinéma de Hong Kong après 1997, de l'exode actuel de ses cinéastes vers Vancouver, ainsi que de l'hégémonie culturelle du Japon sur le reste du cinéma asiatique.

Que retenir des films visionnés lors de cette 42e édition du FFM? Tout d'abord, pas la moindre trace de grands canons commerciaux, à moins de placer dans cette catégorie le **Peter's Friends** de Kenneth Branagh ou la série télévisée **Tanner '88** réalisée par Robert Altman. Mais un tendre souvenir: la représentation d'une copie restaurée en Technicolor du **Carrosse d'or** de Jean Renoir. Cette oeuvre revit grâce à un long processus de ré-exposition des négatifs aux sources lumineuses appropriées à ce support filmique lui redonnant les couleurs vives et chantantes de sa prime jeunesse. Puis, le **Wittgenstein** du Britannique Derek Jarman. Ici, Jarman se rapproche davantage de son **Caravaggio** que de ses dernières oeuvres (**Last of England** et **Edward II**). Grâce au jeu puissant des acteurs et l'utilisation d'un décor minimaliste, il parvient à faire porter l'attention du

spectateur sur un texte très complexe, co-écrit par Jarman et l'universitaire anglais Terry Eagleton, qui exprime les principaux éléments de la vie et de l'oeuvre de ce philosophe autrichien. De l'Italie, **Aclà: La discesa di Aclà a Floristella** d'Antonio Grimaldi dresse un portrait d'une beauté cruelle (avec l'aide des superbes images conçues par Maurizio Calvisi) de la vie d'un jeune Sicilien, vendu par sa famille, pour travailler dans les mines de soufre. Dans ce film, le lyrisme des images, rappelant l'esthétisme des tableaux de la Renaissance, côtoie l'horreur de cette vie dans les mines où les hommes, à chaque coup de pioche, régressent vers leurs instincts primaires.

Le Canada était particulièrement bien représenté au FFM avec six longs métrages et 23 courts métrages dont **Forbidden Love** d'Aerlyn Weissman et Lynne

Fernie et **Calendar** d'Atom Egoyan, oeuvre coproduite par l'Allemagne et l'Arménie. **Forbidden Love: The Unashamed Stories of Lesbians Lives**, un des favoris du public, est un documentaire qui décrit avec force et humour, en utilisant des témoignages et une fiction à la saveur des romans lesbiens des années 50, l'histoire des amours de ces femmes restées trop longtemps taboues et réprimées. Dans **Calendar**, dernière oeuvre d'Atom Egoyan, un jeune photographe qu'interprète lui-même le réalisateur essaie d'analyser la fin du couple qu'il forme avec son actrice par l'entremise d'un vidéo de vacances filmé en Arménie. On retrouve, dans ce film, tous les thèmes chers au cinéaste, c'est-à-dire: les problèmes de communication entre les individus, la définition des origines et la relation de la vidéo au médium filmique.

Deux premières nationales lors du FFM; deux premiers longs métrages: **Broken Highway** de Laurie Melanes et **Bedevil** de Tracey Moffat, qui représentaient, cette année, l'Australie à Cannes. Oeuvre d'où se dégage avec force une vision originale, **Broken Highway** est l'un des films les plus marquants du Festival. La superbe photographie noir et blanc de Steve Mason traduit l'atmosphère torride de ce film où un jeune marin à la recherche du passé mystérieux d'un confrère fait la rencontre de personnages fixés dans le temps par leurs désirs et leurs déceptions.

Bedevil de Tracey Moffat





Malgré ses dialogues parfois trop elliptiques, cette oeuvre de Laurie Melanes inscrit un nouveau genre narratif à la cinématographie australienne. Dans **Bedevil**, Tracey Moffat utilise la structure épisodique pour raconter trois histoires de revenants teintés de symboles spirituels aborigènes. Malheureusement, on demeure froid et perplexe devant ces images où l'on sent le désir, trop présent, de styliser. Autre film australien fort, curieusement encore une fois réalisé par une femme, Lynn-Marce Milburn, le court métrage **Memories and Dreams** relate les souvenirs des années 30 et 40 d'une émigrée tchèque avec l'aide de techniques d'animation. Ce film s'est mérité d'ailleurs le prix du meilleur court métrage australien.

C'est le documentaire poétique, **Lessons of Darkness**, de Werner Herzog qui a remporté le Grand Prix de la compétition internationale du court métrage du FFM. Un documentaire où les feux des puits de pétrole du Koweït sur fond musical romantique semblent intéresser davantage Herzog que les horreurs laissées par la Guerre du Golfe. Deux cinéastes canadiens ont mérités, ex-aequo, le prix du meilleur court métrage scientifique: Alan Booth pour **The Northern Lights** et Gwynne Basen avec **On the Eighth day: Making Babies Perfect**. Le prix du meilleur film d'animation fut décerné à l'Américaine Joan C. Gratz pour **Mona Lisa Descending a Staircase**, qui fut «oscarisé» en mars dernier.

Avec l'ouverture et l'expansion des marchés asiatiques, l'Australie est de plus en plus déterminée à prendre sa place comme partenaire privilégié de ces futurs grands joueurs de l'échiquier mondial. Les organisateurs du FFM en sont bien conscients et entrevoient le rôle du Festival comme fenêtre de la production cinématographique de ces pays pour les marchés occidentaux. Mais, à vouloir détenir une plus grande place dans ces marchés, les organisateurs du Festival international du film de Melbourne mettent en péril l'esprit même et le charme qui ont su attirer un public fidèle et enthousiaste depuis 42 ans.

Nathalie Brillon

FESTIVAL DE TROIA (Portugal)

La neuvième édition du festival de Troia au Portugal a eu lieu cette année du 1er au 10 juin. Situé dans l'agréable décor de l'estuaire du Sado au sud de Setubal, cet événement a été créé de toute évidence afin de faire la promotion d'une région au potentiel touristique certain. Néanmoins, il s'est voué depuis sa fondation à révéler au public portugais la cinématographie de pays à petite production, ce qui lui a valu d'être reconnu en 1987 par la Fédération Internationale de la Presse Cinématographique. Son accréditation en 1988 par la IFFPA (International Federation of Film Producers Associations) eut pour résultat qu'une section officielle, dont les films sont mis en compétition pour les Dauphins vit le jour. Cette même année 1988, l'événement bénéficia également de la présence de son premier jury OCIC (Organisation Catholique Internationale du Cinéma et de l'Audiovisuel), jury dont seuls quinze festivals à travers le monde peuvent s'enorgueillir.

Cadre de la rencontre internationale organisée par l'OCIC en vue de la création d'une banque

mondiale de données informatisées sur le cinéma, l'édition 93 a été aussi l'occasion de consacrer la carrière du grand réalisateur brésilien Nelson Pereira dos Santos et d'honorer la star mythique hollywoodienne Lauren Bacall.

Côté lauréats, le cinéma de l'Est s'est adjugé les principaux prix. Le Dauphin d'or a été remis au film tchécoslovaque de Juraj Jakubisko **It's Better to Be Wealthy and Healthy Than Poor and Ill**, une satire de la situation qui prévaut dans ce pays depuis la chute du communisme, alors que **The Conjugal Bed** du Roumain Mircea Daneliuc sur un thème similaire a remporté le prix spécial du jury et celui de la meilleure interprétation masculine. Histoire d'un marginal qui vit dans les bois à l'orée de son village à la manière d'un Indien d'Hollywood, **Indian Tel** des Hongrois Erdélyi Janos et Zsigmond Deszo a, quant à lui, obtenu le prix de la meilleure réalisation.

Pour sa part, l'OCIC a décerné son prix au très beau film islandais

Ingalo d'Asdis Thoroddsen, qui a de plus raflé le prix du meilleur scénario et de la meilleure interprète féminine. Cette oeuvre, qui a déjà été projetée l'an dernier au Festival des films du monde de Montréal, montre avec éloquence les choix et les luttes d'une jeune femme marin-pêcheur en faveur de sa qualité de vie, de sa famille et de sa communauté dans une société agressive. **Gito l'ingrat** de Léonce Ngabo du Burundi a reçu également une mention. Dans cette première oeuvre, le réalisateur raconte l'histoire simple mais pleine d'optimisme d'un jeune homme dont les rêves sont confrontés à la dure réalité, à son retour d'un séjour en Europe.

En dépit de toutes leurs qualités, ces créations risquent néanmoins de ne pas bénéficier d'une distribution internationale fort adéquate. En attendant, le festival de Troia continue de faire connaître ce type de cinéma, malgré toutes les contingences des lois du marché.

Christian Depoorter

Ingalo d'Asdis Thoroddsen

